



Scène de rue vers 1930 - Chicago (Illinois) © Collection Viollet

LA FIN DES COMMUNAUTÉS LOCALES

vue par un sociologue de Chicago. Harvey W. Zorbaugh¹

En 1929, les presses de l'Université de Chicago publièrent *Gold Coast and Slum : A Sociological Study of Chicago's Near North Side*, dans la collection « Sociological Series », la vitrine du département de sociologie et anthropologie². Ce volume d'un peu moins de 300 pages rapportait les résultats d'une enquête réalisée par Harvey W. Zorbaugh dans un vaste district urbain situé en bordure du lac Michigan à proximité immédiate du centre des affaires de Chicago. En 1967, l'ouvrage fut réédité dans la collection « The Heritage of Sociology » par laquelle Morris Janowitz faisait alors sortir de l'oubli un ensemble de travaux réalisés dans le département au cours des années 1920 et 1930, désormais liés entre eux par cette édition groupée et par une étiquette de facture récente : *the Chicago school of sociology*³. C'est chargé de ces significations que ce livre est arrivé jusqu'à nous.

On peut regarder ce document comme caractéristique de la manière d'aborder une « communauté locale » dans la grande ville qu'élabora et codifia Ernest W. Burgess (1886-1966) en liaison avec son aîné Robert E. Park (1864-1944), tous deux professeurs dans le département où Zorbaugh était étudiant lorsqu'il fit son enquête. Enquêter à notre tour sur ce livre permet de mieux saisir la façon dont était utilisée par ces sociologues la notion de « communauté » et les conditions qui contribuèrent à sa construction locale. Celles-ci renvoient à la fois à un ensemble d'outils cognitifs disponibles et à une intense interaction du monde savant avec celui des réformateurs locaux, réglée notamment par des formes de programmation et de financement de la recherche alors très neuves. Nous exposerons d'abord l'émergence de celles-ci et les évidences qui les soutenaient s'agissant des objets et des finalités de la recherche en sciences sociales, puis le programme d'enquêtes sociologiques sur les « communautés locales de Chicago » qu'elles permirent à Burgess de développer. Nous examinerons ensuite les tâches assignées à l'enquête de Zorbaugh, dont nous rendrons compte par une double discussion entre savants et entre ceux-ci et le monde de l'action sociale.

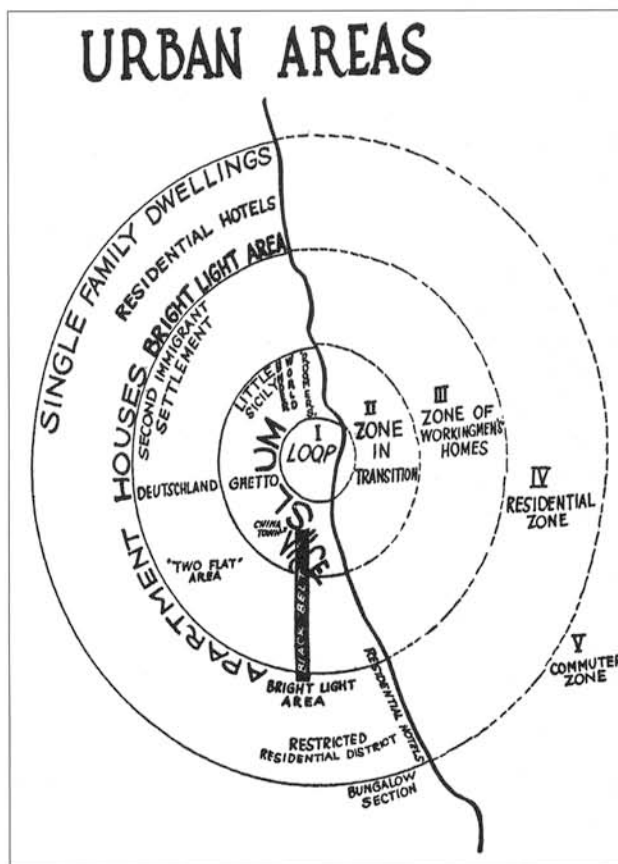


Schéma des aires urbaines, The city, 1925
© Harvey Warren Zorbaugh

Un âge d'or de la sociologie à Chicago (1923-1930)

En 1923 fut créé à l'Université de Chicago le Local Community Research Committee (LCRC), à l'initiative conjointe d'une fondation philanthropique, le Laura Spelman Rockefeller Memorial, et des chefs de

1. La recherche documentaire au Rockefeller Archive Center (Sleepy Hollow, NY) a été rendue possible par une bourse allouée par cette institution. Je remercie vivement le personnel du Rockefeller Archives Center (RAC) et du Department of Special Collections, The Joseph Regenstein Library, University of Chicago (JRL) pour leur aide généreuse et compétente.
2. C'était son intitulé de sa création en 1892 jusqu'en 1929. Pour simplifier, nous parlerons néanmoins de "département de sociologie".
3. Sur la fabrication de ce label en 1950-1951, voir Abbott A., 1999, pp. 34-79.
4. Pour une étude détaillée, voir Bulmer M., 1980 et 1984, ch. 8.

plusieurs départements de l'Université – dont celui de sociologie, dirigé par Albion W. Small⁴. Pendant environ sept ans, le comité exécutif du LCRC, composé d'universitaires, distribua aux projets soumis par les départements un important budget mis à sa disposition par la fondation. À partir de 1927-1928, toutefois, une crise se fit jour sur l'orientation et les résultats des recherches, dont il résulta un nouveau dispositif : en 1929 le Memorial fut absorbé par la Rockefeller Foundation et, en 1930, le LCRC disparut au profit d'un Social Science Research Committee dirigé par un exécutif restreint. C'en était fini du contrôle direct des départements sur l'attribution des fonds.

Sur l'objectif affiché d'une réorganisation en profondeur de la recherche en sciences sociales à l'université, les rhétoriques des partenaires étaient pourtant convergentes : faire sortir les professeurs de leur enseignement trop livresque et de leur isolement, promouvoir la « coopération » des différentes disciplines sur des objets communs, aller à la rencontre des problèmes de la « communauté ». Il n'est pas sans importance que l'expérience ait été engagée sous la bannière de la « recherche sur la communauté locale ».

L'argumentaire développé en 1922 par Beardsley Ruml, le jeune directeur du Memorial, rend bien compte des croyances qui conduisaient à ce choix. La recherche, plaident-il, est un besoin pour l'action : « Les dirigeants les plus compétents des institutions d'action sociale [*social welfare organizations*] ont tout à fait pris conscience du besoin pratique pressant de mieux connaître les forces qui affectent les individus et les sociétés [...] ». Ruml voulait amener les universités, et en premier lieu celle de Chicago qui était une création des Rockefeller, à étudier la vie sociale et économique de leur « communauté » en étroite relation avec « les institutions et les organisations engagées dans des œuvres pratiques [*practical work*] »⁵. Ces arguments étaient très proches de ceux que développa Burgess en juin 1924 devant les activistes du travail social et les notables de la philanthropie réunis à la National Conference of Social Work, en leur montrant que, dans son département, le travail avait déjà commencé (Burgess, 1924). Pour le dirigeant de fondation comme pour le professeur d'université, la recherche poursuivait indissociablement des objectifs pratiques et scientifiques : c'est la connaissance des « forces sociales » qui permettrait aux hommes d'action d'être efficaces. Il s'agissait désormais de science produite par un personnel spécialisé travaillant dans un cadre universitaire, et non plus de réflexions d'amateurs pleins de bonnes intentions et dépourvus de compétence. Une échelle s'imposait à la recherche ainsi conçue : la « communauté », terme qui, dans ce contexte, signifiait la ville dans son ensemble. C'était dans ce cadre local que travaillaient les institutions de l'action sociale et les organes de gouvernement, que les

élites sociales s'étaient organisées en mouvements réformateurs depuis la fin du XIX^{ème} siècle et qu'étaient définis depuis lors les « problèmes » à résoudre. C'était aussi dans ce cadre que l'université pouvait efficacement nouer des rapports avec le monde de l'action. L'objet « communauté » relevait donc d'une évidence partagée, qui devait prévaloir jusqu'à ce que le New Deal fit émerger, avec ses législations et les programmes nationaux, une redéfinition des « problèmes » à cette nouvelle échelle et, ainsi, de nouvelles tâches pour les savants.

L'âge d'or de ce qu'on appellera communément à partir des années 1960 « l'école de sociologie de Chicago » coïncide pour l'essentiel avec la période faste du LCRC⁶. La majeure part des ressources attribuées aux sociologues alla au programme « Local Communities of Chicago » de Burgess, intitulé qui introduisait une inflexion marquée : au sein de la vaste « communauté » qu'était Chicago, il proposait de s'intéresser aux petites « communautés locales » qui la constituaient. C'est dans ce cadre que fut conduite l'étude de Zorbaugh sur le Near North Side, l'une des premières du programme : Burgess l'annonça – en même temps que six autres – devant l'American Sociological Association en décembre 1923 sous le titre : *The Lower North Side : A Study in Community Organization* (Burgess, 1924, p. 97). L'enquête se déroula de l'automne 1923 au printemps 1926⁷, période où une véritable ruche d'étudiants avancés et d'assistants de recherche travaillait autour de Park et de Burgess.

Harvey Warren Zorbaugh (1896-1965) était né à Cleveland (Ohio) et avait obtenu son titre de bachelier (A.B.) en 1922 à Vanderbilt University, une université de second plan du Tennessee⁸. L'année suivante, à l'âge de 26 ans, il s'inscrivit à l'Université de Chicago, où il fut étudiant jusqu'en 1926. À la différence de beaucoup de ses jeunes collègues engagés dans le même programme, il ne bénéficia pas de poste de *research assistant* pour son travail sur le Near North Side et il n'obtint ni maîtrise (M.A.), ni doctorat (Ph.D.). Le manuscrit ne fut pas remis dans les délais prévus et, à l'automne 1926, Zorbaugh fut affecté comme assistant de recherche rémunéré à un autre projet (*Behavior*

5. « Extract from Mr. Ruml's statement of policy » to the Memorial, 1923 (JRL, President's Papers 1889-1925, Box 61, Folder 13) cité par Bulmer M., 1980, pp. 71-72.

6. Les définitions rétrospectives de la dite « école » lui fixent des bornes chronologiques assez variées. La plus commune, 1920-1932, fut adoptée par sa première histoire « officielle » (Farris, 1967).

7. Les rapports semestriels du LCRC au Memorial font régulièrement état de l'avancée du travail. Voir notamment « A Copy of Reports made to the Executive Committee of the LCRC on Progress of Local Community Research Projects During the Winter Quarter 1925 », dactyl., ff. 7-10 (RAC, LSRM, Box 71, Folder 755). Le dernier événement évoqué dans le livre et la dernière référence sont datés de 1925 (p. 220 n. 1, p. 148 n. 1).

8. On trouve des éléments biographiques dans Chudacoff H., 1976.



Vue de Chicago en direction du nord-ouest, vers 1929
© Art Institut of Chicago

Problems of Delinquent Boys) dans le cadre d'un nouveau programme de Burgess sur la criminalité. Il est probable qu'il ne termina pas non plus cette étude, car il fut recruté à l'automne 1927 par New York University, où il fit ensuite toute sa carrière dans le domaine de la sociologie appliquée à l'éducation sans écrire d'autre livre. C'est donc à New York que Zorbaugh mit la dernière main à *Gold Coast and Slum*. En 1929, cette publication tombait bien : le programme *Local Communities of Chicago* était alors dans la ligne de mire des dirigeants du LCRC et, de toutes les monographies de « communauté » entreprises dans ce cadre, cette étude était la seule qui eût abouti – à l'exception de celle de Wirth sur le « Ghetto » de Chicago, publiée en 1928, qui s'éloignait nettement des normes définies par Burgess. L'étude de Zorbaugh, exemplaire d'un dispositif de recherche collective très fermement organisé, n'eut paradoxalement pas d'équivalent contemporain, ni de descendance.

Une pièce dans un puzzle

L'ouvrage porte toutes les marques du disciple fortement inséré dans un groupe d'autres disciples. Il illustre très fidèlement les thèses générales des maîtres : la densité des notions, thèmes et citations empruntés à Park et Burgess en témoigne. En 1929, Park soulignait dans une introduction au livre à quel point cette étude s'inscrivait dans ses préoccupations d'ensemble. Tout l'intérêt du Near North Side résidait à ses yeux dans le fait qu'il manquait totalement de l'unité et du charme qui avaient caractérisé les communautés de jadis. Toutes sortes

de gens s'y entassaient et, en dépit de leur « proximité physique », ne manifestaient aucune envie de l'intimité et de la compréhension mutuelle « qui habituellement produisent une vision commune et rendent possible l'action collective ». En quelques phrases, Park formulait la question centrale du livre en même temps que la réponse à celle-ci : « En fait, on peut douter que le " Lower North Side " puisse être en quoi que ce soit appelé une communauté au sens propre du mot. C'est une région [*region*]; une des régions caractéristiques d'une grande métropole [...] ». Et il précisait : « C'est typiquement une aire de transition [*area of transition*], dont le caractère de la population et les problèmes qu'elle pose sont à la fois un reflet et une conséquence des conditions imposées par cette période de transition. » On pourrait ajouter que l'essence du phénomène urbain s'y observait : « Partout l'ordre ancien s'en va, mais le nouvel ordre n'est pas encore venu. Tout est indéterminé et libre, mais tout est problématique. » (Park, 1929, pp. XVII-XVIII).

C'est donc armé d'une question, d'une réponse et d'outils pour établir celle-ci que le jeune Zorbaugh s'est rendu sur son « terrain ». Nous le verrons plus loin, ni la question, ni la réponse n'étaient purement spéculatives. Elles s'inscrivaient néanmoins avec précision dans une théorie d'ensemble, celle de « l'écologie humaine » que Park cherchait à développer depuis 1915 (Park, Burgess et McKenzie, 1925). Plus spécifiquement, Zorbaugh disposait du modèle de la croissance urbaine formalisé par Burgess en 1923 et qui distinguait dans la ville de Chicago cinq zones concentriques formant « un système

décentralisé-centralisé de communautés locales [*local communities*] » appelées aussi « aires naturelles [*natural areas*] » (Burgess, 1924). C'est ce modèle qui va fournir la matrice d'une grande partie du programme de recherche des années suivantes.

À l'automne 1924, Burgess présenta au LCRC un projet d'ensemble intitulé *The Growth of the City and Social Surveys of the Individual Local Districts of Chicago*, dans le cadre duquel devait s'insérer toute une série d'études monographiques. Il s'agissait d'un ambitieux projet cumulatif et comparatif fondé sur la division de Chicago en « communautés locales » et la collecte systématique de données sur celles-ci selon un cadre uniforme. La définition des limites de ces unités spatiales était « pratiquement achevée » dès décembre 1924. En 1926, deux autres projets furent adoptés par le LCRC. Le premier était cartographique et statistique : Burgess entreprit de produire des fonds de plan pour chacune des dites communautés (*Base Maps of Local Communities of Chicago*) et de traiter le recensement de 1920 dans le même découpage spatial (*Statistical Data from the Census for Local Community Studies*). En décembre 1926, les données statistiques étaient prêtes pour la publication et, en juin 1927, les cartes étaient achevées. L'autre projet (*Local Communities of Chicago*) ne visait rien moins qu'à réaliser des monographies qui devaient couvrir l'ensemble de la métropole : une assistante de recherche, Vivien M. Palmer, avait été recrutée dès 1924 pour le mettre en œuvre. Il en résulta un manuel de méthodologie sur les « études de terrain [*field studies*] » (Palmer, 1928), suivi, en janvier 1929, d'un rapport qui présentait un plan d'étude sur « l'histoire sociale des communautés locales », répondait de façon détaillée aux critiques faites par le comité et annonçait un volume sur le North Side : « un recueil de données [*sourcebook*] sur le North Side [...] sera d'une valeur inestimable pour quiconque est intéressé à promouvoir un programme civique ou social pour l'un de ses voisinages [*neighborhoods*] » (Palmer, 1929). Un an plus tard, en janvier 1930, peu après la sortie de *Gold Coast and Slum*, un dernier rapport exposait à nouveau le plan d'ensemble et donnait les résultats sur le North Side, plus spécifiquement sur North Center, le district contigu à celui étudié par Zorbaugh⁹. Dans ces deux rapports, une série d'ouvrages était annoncée – intitulée d'abord *Local Community Blue Books of Chicago*, puis *Social Backgrounds of Chicago's Local Communities* – qui devait couvrir en huit volumes l'ensemble de la ville. Tout cela tourna court, malgré les efforts de Burgess qui faisait valoir que ce projet était « peut être le meilleur instrument de contact et de coopération avec la communauté »¹⁰ et parvint à rassembler en mars 1930 un comité de soutien de plus de soixante membres. Mais le travail de Palmer fut l'un de ceux qui, dès 1928, firent l'objet au LCRC des plus vives

critiques et, en 1930, le programme fut abandonné¹¹.

C'est dans la phase initiale et expérimentale – entre 1923 et 1925 – que des étudiants se virent assigner chacun l'étude de l'une des « aires naturelles » qui trouvaient place dans le modèle de Burgess¹². La plupart de ces enquêtes portaient sur la « zone de transition [*zone in transition*] », dont Zorbaugh couvrait le secteur nord, Louis Wirth le secteur ouest *The Ghetto and Deutschland* et Loraine R. Green le secteur Sud (*The Black Belt*), Nels Anderson s'occupant du thème général du *slum*, moins spécifiquement localisé. D'autres projets ne portaient pas sur des « communautés locales » particulières mais sur des phénomènes ou des problèmes qui étaient censés s'observer principalement dans la zone de transition : la délinquance juvénile, les bandes de jeunes, les salles de bal et les gangs criminels. Peu nombreuses furent les études de communautés locales qui portaient sur d'autres zones écologiques : deux projets portaient sur Hyde Park, le district de l'Université situé dans la « zone résidentielle [*residential zone*] » du schéma de Burgess (Marion W. Roper et Paul R. Conway), un autre sur Pulmann, une ville industrielle de la lointaine périphérie (Everett C. Hughes). À partir de 1926, les nouveaux projets ne seront plus définis par une localité particulière.

Du point de vue des méthodes d'enquête et de l'élaboration des résultats, Zorbaugh utilisait toute la gamme des ressources mises à sa disposition par ses professeurs et ses condisciples. L'étude de terrain s'appuyait sur des entretiens et des « documents personnels [*personal documents*] » obtenus auprès des organismes sociaux du district, dans une bien moindre mesure de ses habitants : si quatorze documents furent récoltés auprès de résidents de la très chic Gold Coast, ce nombre se réduisait à six dans la zone des meublés et de la bohème et à un seul dans Little Hell, le quartier pauvre. Des écrits furent sollicités des travailleurs sociaux et des gens de la bonne société, tout particulièrement des dames – certains sont de petites merveilles de lucidité ironique sur les mœurs de leur monde – et quelques journaux personnels furent

9. « Social Backgrounds of Chicago's Local Communities », mimeo (JRL, Burgess Papers, Box 12, Folder 9).

10. E.W. Burgess to D. Schlesinger, 12 avril 1930. Voir aussi W.G. Walling to D. Schlesinger, 4 avril 1930 et E.W. Burgess to E. Faris, 14 avril 1930. Le comité de soutien promet un concours de 5000 dollars (JRL, Burgess Papers, Box 12, Folder 9).

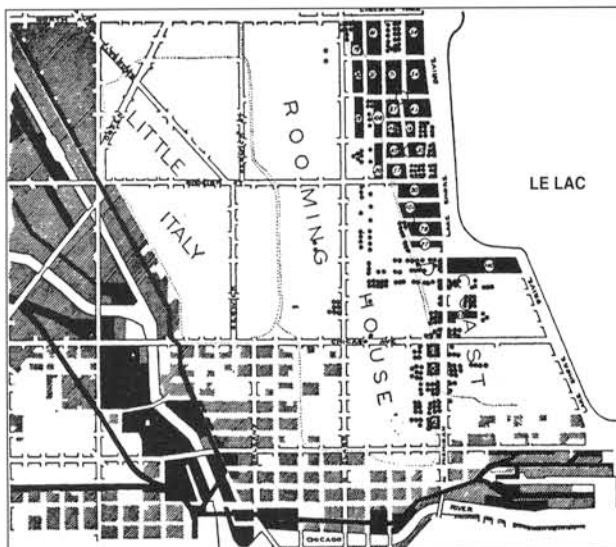
11. Palmer soutiendra un Ph.D. en 1932 (*The Primary Settlement Area as a Unit of Urban Growth and Organization*) en utilisant les matériaux d'histoire locale accumulés au cours du défunt programme. Burgess passera à d'autres thèmes, qui l'occuperont tout au long des années 1930 : la criminalité et la famille.

12. On a établi la liste complète et la chronologie des projets soutenus par le LCRC à l'aide de JRL, SSRC Records, Box 1, Folder 1; Box 8, Folder 4; Box 13, Folders 1, 3 et 4.

13. Onze cartes sont données sur le fond de plan de la Lower North Community, deux sur celui, général, des *Local Communities Base Map*, une seule sur un fond de plan réalisé *ad hoc*.

recueillis. Un usage intensif était fait de la presse quotidienne, de la littérature du travail social, des travaux sociologiques en cours, des archives des organismes sociaux, des tribunaux et de la police. La restitution de ce matériel obéissait aux canons mis au point par Park et Burgess : de courtes citations de documents, parfois « adaptés » par l'auteur, venaient à l'appui de l'analyse dont ils se distinguaient généralement par une typographie de corps plus petit, prenant ainsi le statut visuel de « faits » distincts du commentaire.

Zorbaugh utilisait aussi en abondance des représentations cartographiques selon une méthode standardisée mise au point dans la *map room* du département, l'un des lieux névralgiques de l'entreprise de Burgess. Le fond de plan était celui de la *Local Community Base Map*, disponible pour cette zone sous le titre *Lower North Community*. C'est cet outil qui fixait d'emblée les limites du district assigné à Zorbaugh, mais aussi celles de ses parties, figurées par des pointillés : Gold Coast, Rooming House, Little Italy, à quoi s'ajoutaient deux aires sans nom : l'une, habitée, au nord de Little Italy, l'autre, le long de la Chicago River à l'ouest et au sud de la zone d'étude, où dominaient les emprises industrielles et ferroviaires¹³. La technique de représentation était la *spot map* – un point par unité – que pratiquaient tous les étudiants de Burgess. La majorité de ces cartes résultait de données récoltées par Zorbaugh lui-même, par exemple celles qui représentaient les personnes figurant dans le *Social Register* et dans le *Who's Who*, les lieux où l'on avait trouvé des cadavres non identifiés, les adultes ayant fait l'objet d'une arrestation, les familles assistées par une organisation philanthropique et les donateurs de celle-ci, ou les adresses des personnes ramassées par la police lors d'une descente dans un *semifashionable Towertown night club*. Témoignage du caractère collectif de l'entreprise dans



Lower North Community : en haut à droite la Gold Coast, en bas les quartiers industriels et pauvres
© H.W. Zorbaugh

laquelle l'étude de Zorbaugh s'insérait, cinq des quatorze cartes publiées dans l'ouvrage résultaient des enquêtes de condisciples : Nels Anderson a fourni les données sur les propriétaires de meublés, Earle et Ruth S. Cavan (Ph.D., 1926) sur les suicides, Ernest R. Mowrer (Ph.D., 1924) sur les abandons de famille, Clifford R. Shaw sur les délinquants juvéniles et Frederic M. Thrasher (Ph.D., 1926) sur les bandes de jeunes, tous projets entrepris entre décembre 1923 et l'automne 1924, et soutenus par le LCRC. Au total, six cartes représentaient les mondes d'en haut, sept les mondes d'en bas, une autre réunissant et contrastant l'écologie des pauvres avec celle de leurs bienfaiteurs. Cette mise en équivalence formelle des deux univers par l'utilisation d'un même mode de représentation produisait un effet puissant.

L'échec de la communauté en pratique

Le programme intellectuel de l'enquête de Zorbaugh s'était formé à l'intersection de discussions avec deux mondes sociaux distincts. La plus évidente – celle pour laquelle nous lisons encore cet ouvrage – liait les sociologues de Chicago avec leurs pairs des autres universités. Depuis le début du siècle, le département était au centre des institutions communes de la discipline : c'est Small qui avait fondé l'*American Journal of Sociology* en 1895 et il joua aussi un rôle majeur dans la création de l'*American Sociological Society* en 1905, dont Burgess fut le secrétaire de 1920 à 1930, et Park le président en cette année 1925 où il publia le manifeste *The City* et organisa la réunion annuelle sur le thème de « la communauté urbaine » (Burgess, 1926). Plus nettement qu'avant la guerre, la discipline s'efforçait alors de se différencier des amateurs de *social surveys*, formait désormais à l'université ses propres praticiens et affirmait avec force son autonomie en tant que science. À destination des autres sociologues – et plus largement du monde savant qu'il fallait convaincre du caractère scientifique de la discipline – Park et Burgess produisaient des concepts, une construction théorique et des dispositifs d'observation fournissant des preuves. C'est ce fonds que Zorbaugh illustra dans son livre, au premier chef la notion de « désorganisation sociale » (*social dizorganization*). Le site même de l'étude fut choisi dans le but de montrer que, dans la grande ville et particulièrement dans sa « zone de transition », les « communautés locales » non seulement sont hétérogènes socialement, mais sont soumises à un constant processus de dislocation qui rend illusoire tout effort pour les faire naître ou renaître.

Cette façon de poser le problème n'est intelligible que si l'on observe comment nos sociologues poursuivaient une autre conversation, avec le monde de la philanthropie et du travail social, plus

précisément dans les quelques années qui nous intéressent ici, avec les activistes du *community organization movement*. En 1925, Park publia deux textes dont le titre comporte l'expression *community organization* (Park, 1925a et 1925b) et nombre des projets de Burgess adoptés par le LCRC en 1924-1925 étaient placés sous cette même étiquette. La signification de celle-ci s'est estompée aujourd'hui, mais elle faisait partie d'un vocabulaire qui faisait immédiatement sens à l'époque, notamment pour les sociologues, leurs collègues du LCRC et les autorités de la Fondation Rockefeller. Au centre de l'étude de Zorbaugh, se trouve donc une discussion avec le *community organization movement* local. Elle devient explicite dans les derniers chapitres de l'ouvrage, qui apparaissent ainsi comme fondamentaux pour comprendre toute l'entreprise, à la manière du dénouement d'un roman policier qui éclaire rétrospectivement les indices qui ont échappé au lecteur trop pressé. Le Near North Side avait été, en effet, au lendemain de la guerre, le site d'une expérience « d'organisation de la communauté », dont l'échec, longuement analysé au chapitre 10, « démontre, sans l'ombre d'un doute l'impossibilité de transformer les aires locales de la ville en « villages » qui auraient le caractère de voisinage [*neighborliness*], les contacts de face-à-face et les contacts intimes des villages qui existaient il y a une génération. » (pp. 215-216).

Cette aventure locale s'inscrivait dans une histoire nord-américaine plus longue et plus vaste, celles des interventions des philanthropes et des travailleurs sociaux de « l'ère progressiste » sur les quartiers populaires de la grande ville. Après les *settlements* – maisons sociales implantées dans les quartiers pauvres – des années 1890, une nouvelle génération imagina dans les années 1910 des formes d'action qui mettaient plus nettement au centre du projet l'auto-organisation bien dirigée des habitants eux-mêmes : c'était le *community organization movement*. Avec la Grande Guerre (1917-1918), celui-ci trouva une extraordinaire occasion de passer au premier plan de l'actualité patriotique. Il brilla de ses derniers feux dans l'élan des projets de « reconstruction sociale » qui accompagnèrent l'après-guerre wilsonienne et la *red scare* (1920-1921), puis déclina rapidement avec l'expansion fulgurante des *roaring twenties* et l'entrée dans l'ère Hoover. Chronologie précise et implacable : lorsque naquit le LCRC, le mouvement était déjà sur le déclin, mais les institutions et les espoirs qu'il avait fait naître étaient encore vivants pour beaucoup. Park et Burgess, en tout cas, considéraient le dialogue avec ce mouvement comme suffisamment important pour que la plupart des travaux qu'ils entreprirent au début des années 1920 fussent dirigés vers cet objectif. C'est la disparition de ces interlocuteurs qu'enregistra avec quelque retard l'abandon du terme *community*

organization par le LCRC en 1927-1928 et qui rendait un peu désuet l'argumentaire du livre de Zorbaugh, écrit pour convaincre des gens qui pensaient déjà à autre chose depuis longtemps.

Ils étaient encore là, cependant, lorsqu'il fit son enquête et c'est auprès d'eux et des archives de leurs institutions qu'il recueillit l'exemplaire histoire du Lower North Community Council (LNCC). Il s'agissait d'un nouvel épisode des relations difficiles entre *the world of fashion* et *the slum* (p. 200) et de l'échec répété des efforts pour faire du Lower North une *community*. Il y eut d'abord les missions, les *settlements* du tournant du siècle ensuite, il y eut aussi les *instructive slumming parties* du Woman's City Club, les réceptions organisées dans d'ancestrales demeures pour les habitants des meublés et, enfin, les activités du Chicago School Center Movement. Dans tous les cas, un même constat s'imposa : « Il n'y avait pas de réponse de la part de la communauté » (p. 203). Le LNCC poursuivit cette tradition, avec le même résultat. Cette institution était le prolongement en temps de paix de l'une des organisations locales mises en place pendant la guerre par le Council of National Defense, un organe officieux chargé de mobiliser le front intérieur, qui organisa des comités locaux dans tout le pays, au sein desquels tous étaient censés communier dans une même ferveur patriotique, susciter les volontaires, secourir les familles dans le besoin. À la fin de la guerre, deux de ces organisations survécurent à Chicago : celle du district des abattoirs et celle du Near North Side, financée par les dames de la Gold Coast et animée à partir du printemps 1919 par un secrétaire permanent qui avait mis sa carrière sur les idées du *social unit experiment* de Cincinnati (1916). L'objectif était d'organiser démocratiquement la communauté locale à partir de la base (*from the bottom up*) en recrutant 5000 membres qui éliraient leurs représentants, construiraient un esprit de voisinage et entreprendraient de résoudre les problèmes locaux : enquêtes sanitaires dans les *slums*, nettoyage des cours et des allées à l'arrière des immeubles, dératisation, organisation de jeux de rue pour les bandes de jeunes, mobilisation des enfants pour le ramassage des papiers et des canettes, chants et excursions, cérémonies lors des naturalisations. Pendant quelque temps « Italiens et Perses, Allemands et Noirs servirent aux côtés des habitants de la Gold Coast dans ces comités » (p. 207) mais – c'est un protagoniste qui en témoignait – une fois passé l'enthousiasme initial, « il devint évident que les choses ne marchaient pas exactement comme cela avait été prévu » (p. 211). Les bénévoles s'éloignèrent et il fallut recruter du personnel, les souscriptions étaient insuffisantes et les dettes s'accumulaient, le nombre des membres restait inférieur au millier. En 1921, la crise était devenue évidente. Avec un budget divisé par deux, le LNCC dut renoncer à « organiser la communauté » et devint « une simple institution sociale [*merely a*

social agency] ». Zorbaugh ne déplorait nullement cette évolution. S'il restait encore « des intérêts sentimentaux, des vestiges de paternalisme [...] la tendance va nettement vers l'adoption d'une approche réaliste de la vie de la communauté. Et ce réalisme est le succès le plus significatif dans le champ de l'organisation de la communauté tout entier. À ce réalisme s'est récemment ajouté, grâce à l'influence attentive de l'Université de Chicago, un tempérament expérimental. » (p. 215).

Quelles sont les leçons de l'expérience ? Zorbaugh avance plusieurs explications de l'échec des activistes du LNCC, qui reposent toutes sur l'analyse des interactions entre les groupes qui composent la population et, particulièrement, ceux d'en haut et ceux d'en bas. Premier facteur, « les barrières de la distance sociale » (p. 216) interdisaient toute « attitude commune » aux différents groupes. Les gens de Little Hell perçurent l'entreprise comme paternaliste et, lorsqu'ils comprirent qu'elle était décidément apolitique (*non-political*), ils retournèrent vite vers leurs porte-parole habituels : le *political boss*, cauchemar des réformateurs, avait gagné la partie. Deuxième constat, il n'y avait pas d'intérêt partagé pour les problèmes locaux. Ce qui attirait les gens des chambres meublées et les *hobos*, c'était de grands problèmes comme « Pourquoi la faim au milieu de l'abondance ? » Mais alors, les gens de la Gold Coast s'inquiétaient : « À l'Ouest de State Street, ils sont tous « rouges » » (p. 218). Et quand il y avait un enjeu local sérieux, la Gold Coast prenait les choses en mains : ainsi lorsqu'à l'été 1922 le LNCC proposa de construire des cabines de bains au bord du lac sous les fenêtres des beaux immeubles, ou lorsque ceux qui y résidaient obtinrent une ordonnance de zonage leur assurant que Lake Shore Drive ressemblerait bientôt à la Cinquième avenue de New York. Bref, « il est impossible de trouver ou de créer des problèmes locaux qui suscitent une réponse de la prétendue « communauté » dans son ensemble » (p. 216).

L'échec de la communauté en théorie

Les observations de Zorbaugh confirmaient ce que la théorie laissait prévoir. « À quel point la vie de communauté s'est effondrée dans le Near North Side, à quel point les institutions et les groupes locaux échouent à fonctionner comme organes de contrôle social, se reflète dans la multitude des problèmes que pose cette aire du point de vue de la société organisée. Avec les insuffisances physiques, la pauvreté, le phénomène des gangs, la délinquance et la criminalité de ses *slums*, avec la débauche sexuelle clandestine de son district des chambres meublées, avec la débauche sexuelle commercialisée de sa petite rue illuminée, avec une indifférence presque totale aux problèmes et aux

intérêts de la communauté et l'extrême individualisme des comportements personnels, avec les préjugés entre groupes, avec la corruption de la politique et les pots-de-vin, le Near North Side n'est pas seulement une aire de changement et de détérioration physiques, mais une aire d'extrême désorganisation sociale et personnelle » (p. 193).

Le point de vue du sociologue était ici clairement affirmé : c'était celui de « la société organisée ». Par sa critique même des tentatives inconsidérées des activistes, la sociologie offrait son concours à ceux-ci. « Organisation » et « désorganisation » se mesurent en effet au degré d'efficacité des institutions du « contrôle social » : l'église, l'école, la famille, l'association de commerçants, le journal et l'opinion publique. À quoi l'on peut ajouter le club, le gang et la politique locale, mais il s'agissait là d'organisations qui fragmentaient la population au lieu de la constituer en communauté. « Ce qui reste de gouvernement dans le Near North Side est dans les mains des institutions sociales [*the social agency*] et de la police. » (p. 198).

La notion de « désorganisation sociale » était donc au centre de l'analyse. L'idée n'était pas nouvelle s'agissant de décrire les habitants du *slum* : l'écologie humaine transformait ici en savoir savant une évidence ancienne de tous ceux qui avaient pu fréquenter ces gens et ces lieux, et tenter d'agir sur eux. Mais, par l'investissement conceptuel, les sociologues forgeaient un outil cognitif qui permettait d'effectuer plusieurs déplacements. D'abord, la « désorganisation sociale » proposait une cause unique bien identifiée à un ensemble de « problèmes sociaux » que les contemporains tendaient à considérer séparément et à rapporter à des dispositions morales des individus. « L'effondrement de la vie locale au sein de la grande ville semble être le résultat inévitable de la croissance urbaine. Cet effondrement de la vie locale a entraîné une multitude de problèmes [...] » (p. 252). Non seulement ces phénomènes disparates trouvaient là leur unité, mais ils étaient ensemble rapportés à une explication écologique : la « désorganisation » était en effet le trait caractéristique de la « zone de transition ». Ensuite, le même concept était disponible pour observer comparativement d'autres groupes et d'autres lieux. Il devenait ainsi possible de décrire dans les mêmes termes des catégories aussi disparates que la haute société de Chicago, la bohème, les employés célibataires du monde des chambres meublées et les immigrés du *slum*. De la même façon que le modèle de Burgess traitait l'ensemble du territoire urbain en définissant les relations entre ses éléments, le couple « organisation/désorganisation » fournissait un principe explicatif global. En outre, il plaçait démocratiquement tous les groupes, riches et pauvres, sur un même pied : « La Gold Coast a ses clubs [...]; le *slum* a ses *gangs* » (p. 192). Enfin, le passage à la théorie permettait de poser nettement la distinction entre le

monde de la science et celui de l'action, tout en fondant sur des bases solides l'offre de collaboration des sociologues.

Les notions de « contrôle social » et de « désorganisation » n'étaient jamais définies par Zorbaugh de façon abstraite : empruntées à un vocabulaire largement adopté par la sociologie nord-américaine depuis Charles H. Cooley (1909), elles avaient la force des évidences inscrites dans une tradition intellectuelle et il suffisait de les illustrer par des exemples. La notion de « communauté » leur était étroitement liée : elle référait au modèle d'organisation sociale du village et du bourg rural – là où l'Amérique ressemblait encore à l'ancien monde –, celui qui avait disparu ou était en train de disparaître dans la grande ville. Chaque fois que Zorbaugh ou ses informateurs évoquaient la « communauté », c'était en tant qu'elle n'était plus. Un ordre ancien supposé – il n'était pas observable, mais seulement reconstruit dans le souvenir – fournissait ainsi le modèle de description du présent car il permettait de dire ce que le présent n'était pas. De multiples mises en œuvre de ce schème étaient fournies par l'ancienne élite du district, qui racontait que l'ancien North Side était jadis « un vrai foyer [*a homelike place*] » (p. 20), où « des amitiés se formaient entre riches et pauvres » (p. 21), et que la bonne société de jadis était une « caste » unie, assise sur des positions héréditaires, tandis que celle d'aujourd'hui était faite « de cliques et de cercles [*sets*], de richesse et d'ostentation » (p. 47).

Pour ce qui est des autres groupes, ils étaient fermement constitués – dans une ville d'immigration continue – comme une série de « colonies raciales », « étrangères » ou « nationales » qui avaient chacune ses « traits » et ses « caractéristiques », ses « coutumes » et sa « tradition ». Une description des « Italiens » par une travailleuse sociale expérimentée – qui entraînait la conviction du sociologue – était construite, classiquement, à partir de la liste des valeurs américaines donnée en négatif (pp. 162-164). Chacun de ces groupes vivait dans « l'isolement culturel », la « distance sociale » avec les autres était complète et, lorsqu'ils entraient en rapport, c'était sur le mode de la compétition écologique : « l'invasion des Noirs » menaçait aujourd'hui les Siciliens, comme ceux-ci avaient chassé les Suédois et les Allemands, qui avaient eux-mêmes chassé les Irlandais. Chaque fois la résistance était faible, car chaque groupe n'était plus composé que de sa « lie », les plus ambitieux ayant quitté le slum dans « un processus cumulatif de sélection naturelle » (p. 129).

Composé de populations différentes qui s'ignoraient, le Near North Side ne pouvait donc être une communauté. Mais chacun de ces groupes et les aires qu'ils occupaient n'en étaient pas non plus : tantôt ils étaient constitués d'individus isolés (*Rooming-house area*, Watertown, Rialto), tantôt de

familles qui ne s'intéressaient qu'à elles-mêmes et de gangs qui fragmentaient le groupe d'âge des jeunes hommes (Little Italy), tantôt enfin de cliques en compétition (Gold Coast). Toutes les nouvelles formes d'organisation sociale qui naissaient de la déroute des normes anciennes concouraient à la segmentation de chacun des groupes et du district dans son ensemble.

Cette analyse ne s'accompagnait chez Zorbaugh d'aucune nostalgie. Sur ce point aussi, il répétait les leçons reçues de Park : « Combien sont immensément multipliées dans une grande ville les chances dans la vie, par comparaison avec les bourgs ruraux américains et les villages paysans européens d'où sont venus la plupart de ces individus » (pp. 12-13) La lumière froide de la science permettait d'observer une transition difficile et de savoir pourquoi elle était inévitable, mais aussi d'annoncer que l'évolution allait dans la bonne direction. La dissolution des petites communautés locales aboutissait dès à présent à une société plus mobile et plus fluide où les individus les plus énergiques disposaient de chances qu'ils n'auraient jamais eues ailleurs. Elle devait aboutir en outre à une recomposition de la communauté sous des modalités moins contraignantes instituées à l'échelle de la ville toute entière. Park avait annoncé dès 1915 que les « groupes professionnels [*vocational classes*] » allaient bientôt remplacer les groupes de localité et que la formation d'une opinion publique générale grâce à la presse permettrait d'aller vers la solution des problèmes. Zorbaugh ajoutait à ces thèmes un autre acte de foi : il croyait à la capacité des gens de la Gold Coast à dépasser leur point de vue de clocher. Certes, s'agissant de charité ou de réforme, c'étaient encore des sentimentaux et, s'agissant de voter, c'étaient des dilettantes. Leur démission par rapport à la localité tenait à ce que leurs intérêts professionnels les en éloignaient, ce qui avait pour conséquence de laisser le terrain libre aux politiciens corrompus. Néanmoins, c'est sur le sérieux de l'esprit civique de cette élite que l'on pouvait compter, à la condition qu'il fût appliqué cette fois à Chicago tout entier¹⁴. « Nous commençons seulement à prendre conscience que l'on peut apprendre à la ville à agir comme un ensemble, non par la vieille politique qui, avec la disparition de la communauté, a fini par ne signifier guère plus que l'enrichissement des politiciens, mais par la connaissance des tendances de la croissance urbaine et le développement d'une nouvelle technique pour les utiliser. »¹⁵

Christian Topalov

14. C'est aussi un thème de Park R. (1925a).

15. Zorbaugh H.W., op. cit., p. 271-272.

RÉFÉRENCES

- Abbott A, (1999), *Department and Discipline*, Chicago, University of Chicago Press [ci-après UCP].
- Bulmer M., (1980), « The Early Institutional Establishment of Social Science Research : The Local Community Research Committee at the University of Chicago, 1923-1930 », *Minerva*, vol. 18, pp. 51-110.
- Bulmer M., (1984), *The Chicago School of Sociology*, Chicago, UCP.
- Burgess E. W., (1924), « The Growth of the City : Introduction to a Research Project », in *American Sociological Society*, Papers and Proceedings. Eighteenth Annual Meeting [...], pp. 85-97. Repris dans *The City*, pp. 47-62.
- Burgess E. W., (1924), « Can Neighborhood Work Have a Scientific Basis ? », in *National Conference of Social Work. Proceedings of the National Conference of Social Work at the Fifty-First Annual Session [...]*. Chicago, UCP, pp. 406-411. Repris dans *The City*, pp. 406-411.
- Burgess E. W. (ed.), (1926), *The Urban Community. Proceedings of the American Sociological Society*, 1925, Chicago, UCP.
- Chudacoff H. P., (1976), « Introduction, 1976 », in Zorbaugh H.W., *The Gold Coast and the Slum*, pp. VI-XV.
- Cooley Ch. H., (1909), *Social Organization*, New York, Scribners.
- Faris R. E.L., (1967), (1st ed.). *Chicago Sociology, 1920-1932*, Chicago, UCP (The Heritage of Sociology), 1970.
- Palmer V. M., (1928), *Field Studies in Sociology : A Student's Manual*, Chicago, UCP (Social Science Studies).
- Palmer V. M., (1929), *Social Backgrounds of Chicago's Local Communities*, Chicago, Local Community Research Committee.
- Park R. E., (1915), « The City : Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the City Environment », *American Journal of Sociology*, vol. 20, pp. 577-612. Repris dans *The City*, pp. 1-46.
- Park R. E., (1925a), « Community Organization and the Romantic Temper », *Journal of Social Forces*, vol. 3, pp. 673-677. Repris dans *The City*, pp. 133-122.
- Park R. E., (1925b), « Community Organization and Juvenile Delinquency », in *The City*, pp. 99-112.
- Park R. E., (1929), « Introduction », in Zorbaugh H.W., *Gold Coast and Slum* Park R. E., Burgess E.W., McKenzie, Roderick D., (1925), *The City*, Chicago, UCP.

Christian Topalov, est directeur de recherche au Centre National de la recherche scientifique (Cultures et Sociétés Urbaines) et à l'école des Hautes Études en Sciences Sociales.